

L'humanisme ou la naissance de la philosophie moderne

Résumons en quelques mots les épisodes précédents. La philosophie ancienne se fondait sur la considération du cosmos. Le cosmos vu comme la nature est une mécanique admirable dont découle la logique, le logos. Raisonner c'est imiter le cosmos, être heureux c'est se fondre dans le cosmos, être dans le vrai c'est être conforme au cosmos. Tout l'effort des hommes doit consister en une tentative de comprendre les lois du cosmos afin de leur obéir.

Là-dessus arrivent les chrétiens qui bousculent tout: la source de toute choses ce n'est pas le cosmos, c'est avant tout l'homme en lequel Dieu s'est incarné, „*le verbe s'est fait chair*“.

Avec le christianisme, la nature n'est plus première, il est envisageable d'aller contre elle quand elle est destructrice, quand elle est injuste, pour tout dire, quand elle n'est pas conforme avec les intérêts des hommes.

Il ne s'agit pas de raisonner en prenant la nature comme modèle, il s'agit même de ne plus raisonner du tout. Prenant acte de la faiblesse de la raison humaine, le chrétien renonce à comprendre. Plus que ça, il voit dans la raison un danger, le fruit interdit du paradis terrestre. Il lui faut entrer en contact avec le verbe dans l'humilité de la foi.

Le centre de gravité se déplace de la nature vers l'homme, mais au passage, on se prive de la faculté de raisonner. Tournant le dos aux *superbes*, comme disait Augustin en se moquant des philosophes, le chrétien se retrouve dans l'humilité de la foi.

État des lieux: plus de considération pour l'Homme, mais abandon de la raison.

Le monde moderne devra faire un travail de récupération de la raison tout en gardant l'Homme comme centre d'intérêt. En quelque sorte garder le meilleur et se débarrasser du moins bon!

C'est une nouvelle révolution. On parlera d'humanisme, de renaissance ou de „*temps modernes*“, mais c'est avant tout une révolution scientifique; ce sont des hommes de science qui mèneront la danse. Tout commence avec Copernic qui publie en 1543 un livre sur les révolutions des orbites célestes. Plus tard Galilée publiera ses thèses sur les rapports de la Terre et du Soleil (en 1632). Ces ouvrages vont contre la doxa chrétienne, ils n'obéissent qu'à la seule démarche scientifique, et commence à naître l'idée que la foi ne donne pas forcément accès à la vérité. Allons-y voir de plus près, disent les scientifiques, émettons des hypothèses, observons les choses pour vérifier si nos hypothèses sont bonnes, et publions au grand jour ce que nous découvrons.

Un ère nouvelle est née, dans laquelle nous vivons encore. La science remet en question des positions que l'Église avait arrêtées:

- L'âge de la terre
- La situation de la terre par rapport au soleil
- La date de naissance de l'homme et des espèces animales
- etc..

La science invite les hommes à adopter une attitude permanente de doute et d'esprit critique qui ne va pas du tout avec le respect de l'autorité religieuse. La foi commence à vaciller et la doctrine de l'Église est de moins en moins crédible. Avec ce travail de sape, l'homme finit par se retrouver seul, privé du cosmos grec mais privé aussi de Dieu. Il lui faut trouver de nouveaux repères.

Que faire? Garder l'ancien ou le jeter pour prendre du neuf?

La théologie se prononce pour l'ancien, La philosophie répond en faveur du neuf, aller vers le neuf, ce sera tout le travail de la philosophie moderne.

Cela ne va pas sans drames, le philosophe Bruno Giordano sera condamné à mort par l'Église pour avoir émis de trop audacieuses hypothèses. L'Église se comporte comme la gardienne de l'ordre ancien et prenant la mesure du danger que représente pour elle la science, allume des brasiers et torture à tout va dans les caves de l'inquisition.

Cependant le pouvoir et la force ne peuvent rien contre la raison, les partisans de la tradition, malgré leur brutalité ont déjà perdu la partie. L'écrit est plus fort que le glaive. D'ailleurs ne sommes-nous pas voués à changer sans cesse, nous les occidentaux? Nous ne cessons de

contester et de faire des révolutions (peut être plus encore en France qu'ailleurs).

A l'origine de ces changements qui font notre histoire il y a toujours un philosophe. Immanuel Kant, faisant le deuil de la cosmologie grecque (la nature exprimant le logos) posera l'hypothèse dans la „*Critique de la raison pure*“, que les lois qui établissent des liaisons cohérentes entre les phénomènes de la nature, ne sont pas des lois données mais qu'ils nous appartient à nous, les hommes de plaquer notre raison sur les phénomènes afin de construire un ordonnancement qui sans notre regard et sans notre travail n'existerait pas.

Ce qui veut dire que si le modèle à imiter n'est plus donné, il faudra désormais l'inventer.

Puisque c'est la vision de l'Homme qui fait exister la cohérence des choses, c'est l'Homme et non plus le Cosmos ou Dieu, qu'il va falloir mettre au centre de toutes choses. Traduction de cette philosophie nouvelle: la Déclaration des droits de l'Homme de 1789.

Le seul être sur terre qui soit vraiment digne de respect c'est l'Homme.

Cela aura deux conséquences:

- Première conséquence: la seule qualité d'homme fait accéder l'animal humain à cette dignité, peu importent ses talents, sa race, sa culture, il suffit que ce soit un Homme (cela nous le devons au christianisme).

- Deuxième conséquence: Nécessité d'une définition de ce qu'est l'Homme: Qu'est ce qui différencie l'Homme de l'animal? *Qu'est ce qui distingue l'Homme du reste de la création?*

Pour Aristote, l'Homme est l'animal capable de raisonner.

Pour Descartes, en plus de cette capacité, l'Homme a la capacité de l'affectivité, il éprouve des sentiments.

Pour Rousseau, ce qui définit l'Homme c'est la liberté et la perfectibilité: Liberté: les animaux possèdent un instinct qui guide leur comportement, la nature les a programmés avec un logiciel dont ils ne peuvent pas s'écarter. Les hommes n'ont pas cette contrainte, ils peuvent se libérer de leurs instincts. Perfectibilité: L'Homme doit se perfectionner tout au long de sa vie, alors que l'animal naît parfait d'un seul coup, il ne va pas à l'école, l'instinct lui tient lieu de culture.

L'Homme se définit par sa capacité à s'arracher au programme de l'instinct naturel, il invente sa culture et il peut en changer, ce qui lui permet d'avoir une histoire.

Rousseau dit „*La volonté parle encore quand la nature se tait*“

Ces mots sont lourds de sens.

L'Homme peut s'écarter des règles naturelles et créer une culture qui s'oppose à elles. Par exemple la culture démocratique peut contrecarrer la logique de la sélection naturelle et permettre la protection des plus faibles.

La définition de l'Homme que propose Rousseau a trois conséquences capitales:

1. La double historicité.

Chaque individu a son histoire et chaque société humaine a son histoire.

Les sociétés animales, les termites, les abeilles, les fourmis, restent les mêmes de l'antiquité à nos jours, leur habitat, leur façon de butiner, la répartition des rôles, rien ne change.

Au contraire, les sociétés humaines ne cessent de changer, revenons quelques siècles en arrière, impossible de reconnaître Paris ou Saint-Louis!

2. Il n'y a pas de nature humaine.

Les animaux ont une essence commune à l'espèce qui précède leur existence individuelle. Il y a une essence du chat ou du pigeon, le programme naturel de leur instinct, tellement fort, que l'existence particulière d'un individu en est de part en part déterminée. Aucun chat, aucun pigeon ne peut s'évader de cette essence qui le détermine et qui supprime sa liberté d'être autre chose que ce que commande son instinct.

L'Homme, lui, peut changer de culture, changer de condition, apprendre une autre langue, changer de nationalité, devenir végétarien (la volonté parle plus fort que la nature).

Il n'y a pour Rousseau pas de nature humaine, chaque individu se détermine lui-même librement.

Tout le problème est celui de l'usage que les hommes pourront faire de leur liberté, vont-ils en profiter pleinement ou devront-ils s'auto restreindre en vertu du principe que tout excès est néfaste?

La liberté, cela permet d'aller n'importe où, on peut faire usage de sa liberté en s'adonnant aux plaisirs et en profitant du monde (puisque l'individu enfin émancipé de la tutelle de Dieu et de celle de la nature, peut jouir de sa liberté nouvelle), mais on peut également faire usage de sa liberté en se posant à soi-même des limites, afin que la vie avec les autres soit possible „*la liberté des uns s'arrête là où commence celle des autres*“

Ce débat fait naître une querelle entre Rousseau et Voltaire.

Voltaire, le mondain, prend acte de l'émancipation du siècle des lumières et invite les hommes à profiter de ce „*siècle de fer*“. Rousseau, quant à lui, entend se méfier des débordements de la liberté. En disant stop aux velléités jouissives de Voltaire, il introduit la troisième conséquence découlant de sa définition de l'Homme:

3. C'est cette liberté qui fait de l'Homme un être moral.

Quand on est libre, on est responsable et il convient d'user avec parcimonie de cette liberté, s'il n'y a plus les limites de la morale religieuse, il y a celles de la morale laïque. Il est question ici de bonne volonté, d'action désintéressée et l'universalité des valeurs.

Définir comme le fait Rousseau, l'Homme par la liberté, c'est faire de lui un être capable de choisir entre le bien et le mal.

La liberté est la faculté de s'affranchir de la loi des penchants naturels, ces penchants nous portent vers l'égoïsme. La nature me pousse à la satisfaction de mes intérêts personnels, le bien n'est pas lié à mon intérêt privé mais à celui de l'humanité toute entière. La morale est donc une résistance et un combat contre la nature et contre l'animalité qui est en nous.

Il ne s'agit plus d'imiter la nature et de la prendre comme modèle, mais de la combattre. Ce combat est une prise de distance par rapport au particulier pour aller vers l'universel et c'est ainsi que cette morale nous élève.

C'est ce que nous entendons quand nous parlons de mérite, de vertus républicaines, quand nous attribuons des médailles ou distinguons des personnes au cours de cérémonies.

Le républicanisme reprend ainsi l'inspiration profonde de la morale chrétienne. Alors que l'inégalité est la règle s'agissant des talents innés, en ce qui concerne le mérite, nous pouvons tous y prétendre. Ce qui fonde l'humanisme moderne c'est la volonté des hommes qui acceptent de s'effacer et c'est cette limitation volontaire des individus qui permet que la société soit viable.

Cette seconde nature, cohérence inventée, produite par la volonté libre, permet à tous les hommes d'exister, c'est ce que Kant appelle „*le règne des fins*“ où tous les être humain sont traités comme des fins et non comme des moyens.

Alors que chez les anciens, l'humain n'est qu'un atome appartenant à une réalité supérieure à lui, ici, il devient le centre de l'univers, digne d'un respect absolu.

Cela mène tout droit à l'individualisme. Chez les anciens, le tout est supérieur à l'individu, chez les modernes c'est l'individu qui prime.

Seul l'individu compte, on n'aura pas le droit de sacrifier un individu pour protéger le tout, puisque chaque être humain est une fin en soi.

Allons plus loin encore, une fois que l'on a mis l'individu au-dessus de tout, intéressons nous à son moi, à sa subjectivité.

Cogito ergo sum

Je pense donc je suis.

C'est cette formule de Descartes qui fera de la subjectivité une reine. Avec l'effondrement de la cosmologie des anciens et avec la contestation de la démarche religieuse par les sciences, le doute va s'installer parmi les hommes.

De ce doute, qui a priori est une faiblesse, Descartes va faire le moyen de reconstruire la philosophie.

Descartes s'oblige à mettre en doute absolument toutes ses idées, les choses les plus certaines et le plus évidentes. Il adopte une attitude de scepticisme total qui fait qu'il ne croit plus rien. Sauf une certitude qui est la seule qui résiste:

Si je doute, si je pense, je dois bien être quelque chose qui existe.

Même si je me trompe en pensant, si je suis victime des apparences, il faut que j'existe pour cela. C'est la seule certitude. A partir de là, trois idées:

Première idée.

La vérité est ce qui résiste au doute, et si seule la subjectivité du cogito résiste au doute, la vérité est dans la subjectivité.

Deuxième idée.

Table rase: rejet de tous nos préjugés et de toutes les croyances héritées des traditions. En mettant en doute les idées reçues, Descartes invente la révolution: Tocqueville dira que les révolutionnaires français sont des cartésiens sortis des écoles et descendus dans la rue.

Les révolutionnaires répètent dans la politique ce que Descartes a fait dans la pensée. Toutes les croyances héritées du passé doivent être mises en doute, critiquées et examinées en toute liberté par un sujet qui se pose en souverain autonome, seul capable de décider de ce qui est vrai ou non.

Les révolutionnaires décrètent qu'il faut en finir avec les héritages de l'ancien régime. Le vrai est à trouver dans la conscience individuelle et non dans la tradition.

Troisième idée.

Il faut rejeter tous les arguments d'autorité, c'est à dire les croyances qui sont imposées de dehors par des institutions dotées de pouvoirs. La famille, les maîtres d'école, les prêtres,...

Si l'Église décrète que la terre n'est pas ronde et qu'elle ne tourne pas autour du soleil, faut-il que chacun l'admette comme argument d'autorité, sous peine de finir au bûcher comme Giordano Bruno ou sous peine d'être contraint de dire publiquement qu'on a tort, comme Galilée?

C'est-ce terrorisme de l'argument d'autorité de l'Église et de la monarchie que Descartes abolit avec son doute radical. Il invente l'esprit critique et fonde la philosophie moderne, pleine de promesses.

Ces promesses ne sont pas seulement celles de la liberté, de la dignité de l'individu, elles se focalisent également sur les lendemains radieux que promettent la technique et les progrès de la science.

L'un des penseurs qui représente le mieux cette vision optimiste de l'émancipation de l'Homme par la science et les techniques est Auguste Comte qui voit distinguer dans l'histoire de l'humanité trois états:

L'état théologique

Il correspond à celui de l'âge de l'enfance de l'humanité dans lequel l'esprit recherche la cause des phénomènes soit en attribuant aux objets des intentions (animisme), soit en supposant l'existence d'êtres surnaturels (religion). C'est le début de l'exercice de la pensée. L'enfant (l'homme) prend conscience de son propre pouvoir; il croit à un pouvoir magique.

L'état métaphysique

Il correspond à celui de l'adolescence de la pensée; dans lequel les agents surnaturels sont remplacés par les forces abstraites: La nature de Spinoza, le Dieu géomètre de Descartes, la matière de Diderot ou la raison du siècle des lumières. Cette époque est un progrès par rapport à la pensée anthropomorphique antérieure. Mais la pensée reste prisonnière de concepts philosophiques abstraits et universels. On rapporte la réalité à des principes premiers. C'est la «*Méthode du philosophe*», dit Auguste Comte.

L'état positif

Il est décrit comme «*l'état viril de notre intelligence*». L'esprit positif rejette la recherche du «*pourquoi ultime*» des choses pour considérer les faits, «*leurs lois effectives, c'est-à-dire leurs relations invariables de succession et de similitude*». Le recours aux faits, à l'expérimentation, à l'épreuve de la réalité est ce qui permet de sortir des discours spéculatifs. Alors que l'esprit métaphysique recourt à des concepts éternels et universels, l'esprit positif lui confronte les hypothèses au monde réel.

On le voit, le retour de la raison, les découvertes scientifiques et les rebellions de l'individu face à la religion semblent regorger de promesses. On entre dans l'ère du progrès, on se convainc que tous les maux et que tous les mystères seront résolus par la science, ce n'est qu'une question de temps!

On se sent émancipé. Plus besoin de Dieu le père! Nous avons nos lumières sans lui, nous savons marcher droit sans ses commandements, grâce à la morale républicaine de Rousseau. Le problème de la morale républicaine c'est qu'elle ne résout que le problème de la vie en commun, elle ne contient aucune dimension spirituelle.

Pour pallier à cela, les modernes se sont tournés vers des religions terrestres, le scientisme, le patriotisme, le communisme.

A défaut de croire en Dieu, les modernes ont inventé des religions de substitution, des spiritualités sans Dieu, que nous nommons des idéologies.

Les idéologies donnent un sens à l'existence humaine, elles permettent, tout en étant athée, de justifier qu'on leur sacrifie sa vie.

Le scientisme à la Jules Verne, le communisme de Marx, le patriotisme, sont en effet des idoles qui donnent à la vie un idéal.

Mais cela est bien faible par rapport à la cosmologie grecque et encore plus par rapport au ciel chrétien. On pourrait donc s'attendre à ce que la remise en question de l'humanisme vienne de la critique adressée à ce déficit de spiritualité.

Pourtant les attaques viendront d'une direction toute différente, mais cela nous le verrons au prochain chapitre.

